

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Band: 16 (1908)
Heft: 1

Artikel: Le tour du Lac il y a cent ans d'après des documents inédits
Autor: Budé, Eug. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-16059>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

LE TOUR DU LAC IL Y A CENT ANS D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Par Eug. de Budé

Lorsqu'on se met en route on aime bien connaître ses compagnons de voyage. C'est avec Charles de Constant, sa sœur et ses filles que nous allons faire le tour du lac, en remontant d'un siècle en arrière, pour nous reporter à l'an 1812.

Charles de Constant appartient à cette famille, à la fois vaudoise et genevoise, dont la plupart des membres se sont distingués dans les lettres, les arts et le métier des armes.

Charles était fils de Samuel, qui, après avoir servi en Hollande, déposa l'épée pour prendre la plume et se mit à écrire des romans : *Camille*, *Laure*, et quelques autres ouvrages qui eurent du succès en leur temps. Victor, demi-frère de Charles, militaire lui aussi, servit dans les gardes suisses à Paris ; il fut sauvé miraculeusement lors du massacre des Tuileries, le 10 août 1792. Charles avait pour sœur Rosalie¹, connue pour le goût très vif qu'elle vouait à la littérature, aux beaux-arts et à la botanique. A sa mort, elle laissa au Musée cantonal vaudois un album où elle avait dessiné environ douze cents plantes. Enfin, l'orateur politique, l'écrivain, le publiciste célèbre, Benjamin de Constant, était le cousin germain de Charles.

(¹) Voir *Rosalie de Constant*, par Lucie Achard, 1 vol. in-12, Genève, 1900.

Après des études sommaires, Charles de Constant résolut, à l'âge de seize ans, en 1779, d'aller faire fortune en Orient. Il partit sur un navire frété par l'empereur Joseph II et destiné à établir en Chine une factorerie pour développer le commerce des possessions impériales. En 1793, il revenait provisoirement en Europe, rapportant, pour fruit de ses peines et de ses fatigues, les éléments d'une aisance honorable, lorsque, en vertu d'un article de la législation maritime de la Grande-Bretagne, il se vit dépouillé de son vaisseau et, par suite, forcé de soutenir un procès aussi long que ruineux. Ces dures circonstances le contraignirent à se fixer plusieurs années en Angleterre.

Il aimait son pays, ainsi que l'attestent les journaux qu'il tenait régulièrement dans toutes ses traversées et où il retraçait de la façon la plus touchante ses souvenirs de la Suisse, de Genève, de ses amis, de sa famille.

De retour dans sa patrie, il fit partie du *Conseil représentatif* de 1814 à 1835; il fut aussi officier dans la milice, fondateur et membre de plusieurs sociétés artistiques. Il était essentiellement l'homme du progrès, le vrai libéral, indépendant, ferme, mesuré et fidèle à ses principes. Il mourut à Londres le 15 juillet 1835, pendant un voyage qu'il faisait en Angleterre.

Ses papiers sont conservés à la Bibliothèque publique de Genève. En voici la liste : *Trois voyages en Chine*, 1779, 1789, 1809. — *Voyage dans le midi de la France et en Italie*, 1817. — *Course à Saint-Gervais et à Chamonix*, 1817. — *Voyage en Suisse*, 1824. — *Voyage en Hollande, par la Suisse et le Rhin*, 1830. — *Voyage à Lugano*, 1833. — Dans ce dossier se trouve aussi le *Journal* de Constant, où il notait jour par jour les événements politiques à partir de 1810, et son *Tour de Lac*, objet de la présente publication.

Le *Lemannus lacus*, appelé quelquefois « lac de Lausanne » ou « lac de Genève » et qu'on nomme « lac Léman »

pour ne point faire de jaloux, a exercé de tout temps un attrait particulier. Cette merveilleuse nappe d'eau, aux effets magiques et variés, ne peut compter ses admirateurs. Notre lac a eu ses poètes. Voltaire n'a-t-il pas dit :

Mon lac est le premier! C'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle :
La liberté!

Byron, Lamartine, Hugo, sans compter nos auteurs nationaux, ont chanté ses rivages. Il a eu ses peintres. Adam Töpffer souvent s'est servi du lac comme fond de ses tableaux champêtres. Calame, Diday, Veillon, Bocion, Gustave de Beaumont, le gracieux peintre des mouettes, l'ont fixé sur leurs toiles. Le Léman a eu ses savants qui l'ont exploré. Dans les trois volumes de son ouvrage magistral, M. le professeur François Forel nous a donné une description du lac à tous les points de vue qui intéressent l'étude scientifique. Edouard Pictet en a sondé et noté les profondeurs, Edouard Sarasin analysé la transparence. Notre lac a eu ses hôtes de marque : les Byron, les Gibbon, les de Staël, les Châteaubriand ont illustré ses rives. Nous ne pensons pas qu'il ait eu beaucoup de critiques... Un seul, peut-être. A l'âge de seize ans, je me promenais un jour près d'Evian, sur la route de Tourronde, en compagnie d'un vieil ingénieur parisien, qui supputait partout l'argent qu'on pourrait bien tirer de la nature. Voilà qu'il s'arrête, tout à coup, pour me dire, en face de cette vue sublime : « Jeune homme, dites-moi, que de terrain *perdu*! Faites donc un canal de votre lac! »

Tous ceux qui en ont fait le tour ont admiré le lac, à l'exception, peut-être, de ce chevalier du cycle qui, l'autre jour, se vantait d'avoir fait, sur sa machine, deux fois le circuit complet dans la journée! Plusieurs ne se sont pas contentés d'admirer : ils ont consigné dans des livres, à notre profit, le fruit de leurs impressions personnelles.

La bibliographie des « tours du lac » est assez abondante ; nous devons nous borner à une nomenclature par ordre chronologique :

J.-J. ROUSSEAU, récit d'une promenade en bateau autour du lac en septembre 1754.

Colonel DE ROVEREA, charmant voyage autour du lac, fait avec ses chevaux, en 1805, et écrit avec tout le charme et tout l'esprit qui distinguaient l'auteur des *Mémoires*. Cette narration est manuscrite et inédite.

En 1812 se place l'excursion de Ch. DE CONSTANT, dont nous allons vous entretenir.

MANGET, *Le lac de Genève et ses rives*, ou guide du voyageur dans la vallée du Léman. Genève, 1822.

On publia à Paris, en 1823, sans nom d'auteur, un *Voyage pittoresque autour du lac de Genève*, d'après Manget.

Georges MALLET, *Le tour du lac de Genève*. Genève, 1824.

Du même : *Lettres sur la route de Genève à Milan par le Simplon*, en 1809.

René Nouzou, *Description scénographique et historique* de la lisière des montagnes du Jura, de celle des Alpes et des parties inférieures de la Suisse et de la Savoie qui forment le bassin du lac de Genève. Genève, 1835.

Rod. TÖPFFER, *Le tour du lac*, 1841. Tiré des *Voyages en zig-zac*, et tout dernièrement réimprimé par la librairie Julien.

Alfred DE BOUGY, directeur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris, *Le tour du Léman*. Paris, 1846.

Emile DOUILLON, de Genève, *Promenade historique autour du lac Léman*. Lausanne, 1851.

N'oublions pas de rappeler qu'en 1860, Alfred DE BOUGY, déjà cité, publia à Paris un *Voyage dans la Suisse française et le Chablais*.

Notons encore Rod. REY, *Genève et les rives du Léman*. Genève, 1868.

Charles BUET, *La côte de Savoie* : Guide pratique des bords du lac Léman, de Genève à St-Gingolph. Genève, 1887.

Jules MONOD, *Le tour du lac pittoresque*. Genève, 1894.

Mac CRACKAN, *Le tour du lac Léman*, en anglais. Genève, 1895.

Guillaume FATIO, *Autour du lac Léman*, magistral ouvrage, admirablement illustré par Boissonnas. Genève, 1902.

Enfin Giuseppe SERGI (*Sul lago Lemano*). Milan, 1905.

Il va sans dire que cette liste est loin d'être complète.

Charles de Constant partit pour son tour de lac le 20 août 1812. Il n'estimait point ce modeste voyage au-dessous de sa dignité, lui qui avait plusieurs fois traversé les grandes mers et foulé du pied le sol de l'Extrême-Orient. C'est qu'il ne trouvait rien de si beau que son pays. « J'ai visité les rives du Tage et du Tigre, dit-il, les côtes d'Afrique et d'Asie, et jamais encore je n'ai rencontré un site qui m'ait attiré davantage que ces berges du Rhône au-dessus desquelles on aperçoit d'un côté le lac Léman, de l'autre la vallée de St-Julien jusqu'au Salève et au Mont de Sion. » Dans ses voyages au long cours il soupirait après le moment où il viendrait goûter dans sa patrie un repos chèrement acheté par des années de vicissitudes, de déceptions, d'exil aux terres lointaines.

Mais il est temps d'en venir au journal de notre voyageur.

« Nous sommes partis ce matin de St-Jean (c'est le nom de sa campagne près de Genève), ma sœur Rose, mes deux filles et moi, dans notre char de côté¹, mené par notre bon

¹ Ces véhicules, qui ont aujourd'hui presque entièrement disparu, n'avaient d'autre ouverture qu'une portière latérale. On n'apercevait donc de l'intérieur qu'un côté de la route : d'où la légende de l'Anglais qui, installé dans une de ces voitures et ne voulant jamais en descendre, fait le tour du Léman... sans voir le lac!

cheval Pan, pour faire le tour du lac, regrettant d'avoir laissé à St-Jean notre chère Minette (c'était sa femme) qui a craint de ne pouvoir supporter la fatigue de la route, les auberges et la chaleur. »

Pourtant le voyage se faisait dans de bonnes conditions :

« Le temps était à souhait, ajoute de Constant, les chemins sans poussière ; et notre char étant couvert, les dames sont à l'abri du soleil. Nous étions en belle humeur. Tous les hommes, quel que soit leur âge, sont enfants lorsqu'il s'agit de nouveauté et de mouvement. »

Cette dernière phrase est typique, sortant de la plume d'un homme que toutes les merveilles des contrées exotiques ne semblent pas avoir blasé.

« Les environs de Genève, dit Charles de Constant, sont beaux, mais la nature y est pauvre et le sol ingrat. Chaque pas que nous avons fait en Savoye nous a montré une végétation plus forte et plus riche. Les environs de Dovaine ressemblent aux plaines de Normandie près d'Alençon ; la culture y est variée et les propriétés ne sont point bordées de hayes. Partout on voit de superbes noyers et de beaux chataigniers. Nous avons mangé une omelette à Dovaine, sous un berceau dans un jardin de l'hôtel, pendant que Pan reprenait haleine pour mener la cavarane coucher à Evian. »

Tout frugal qu'il était, ce déjeuner parut excellent à de Constant, obligé jadis, sous d'autres climats, de manger des choses inavouables. C'était ainsi que, dans un port où il avait relâché, il dit avoir vu sur la table « du singe, des chauves-souris grosses comme des cailles et aussi délicates, et un gros lézard très bon ! »

Après avoir passé au pied du coteau de Boisy et admiré plus loin les ruines du château des Allinges, ils arrivent à Thonon. La ville ne les frappe guère que par sa malpropreté.

« Mais, dit de Constant, l'abandon dans lequel ses anciens

maîtres l'ont laissée n'a pu lui enlever la beauté d'une situation éminemment pittoresque. Claude Lorrain n'a peint aucun point de vue plus beau que celui qu'on a de la promenade qui est hors de la ville. »

Les voyageurs ne manquent pas de s'arrêter à Amphion et d'y goûter la célèbre eau minérale, tout en se promenant sous les arbres au bord du lac.

« L'eau, dit l'auteur du récit, est si limpide et si bonne, les bords si propres, et la vue si belle que, si les idées que l'immensité et le grand mouvement de la vue de la mer fait naître ne viennent pas à l'esprit, celles que l'on a sont plus douces, plus riantes, plus de ce monde, je dirais, et surtout plus analogues à la disposition d'esprit de notre joyeuse bande. »

A Evian, où ils devaient passer la nuit, de Constant et ses compagnes font en bateau une délicieuse promenade au clair de lune.

« C'est sur l'eau, dit-il, qu'il faut voir combien la nature est riche et bienfaisante; ses contrastes, ses harmonies, sont plus frappants et mieux sentis. Pour nous, à qui il était permis de les admirer et d'en jouir, que le soleil avait brûlés tout le jour, nous avons chanté Diane qui nous éclairait sans nous éblouir, mais seulement après avoir chanté Alleluia au père du jour. »

Il fait une description assez curieuse d'Evian, qui lui rappelle Macao.

« Sa situation, écrit-il, est fort semblable, les maisons bâties de même les unes sur les autres en rues parallèles. Les Portugais et les Savoyards n'aiment ni les uns ni les autres l'arrangement et la propreté! Le Savoyard est officieux, ajoute-t-il, bon et simple comme tous les peuples non éduqués. Il est passionné et il se commet souvent de grands crimes en Savoie. C'est au gouvernement qu'il faut en faire

le reproche, car malgré ces tristes exceptions, le Savoyard se fait aimer.

» Les vignes, dit-il plus loin, sont cultivées d'une manière fort différente de celle en usage chez nous et sur la côte opposée : elles sont élevées sur des troncs d'arbres auxquels on a laissé quelques branches à vingt ou trente pieds de hauteur. Les festons en sont fort gracieux; et cette méthode serait une véritable décoration si la vigne cachait en entier le bois mort qui la porte. »

Le lendemain, la seconde étape mène la compagnie d'Evian à St-Maurice. On suit la belle route qui longe le lac, et qui est « plate et unie comme une allée de jardin ». A l'intérieur de la voiture, les dames pouvaient admirer à leur aise les belles eaux du lac, et à l'horizon le canton de Vaud avec ses riches collines et ses nombreuses villes. Mais, en sa qualité d'automédon, de Constant, perché sur son siège, a le privilège de contempler à sa droite les rochers taillés à pic, les ruisseaux se précipitant en cascades et les gorges pittoresques du Chablais.

» Nous avons, poursuit le narrateur, déjeuné à St-Gingolph, qui était la porte du Valais lorsque ce pays était une république indépendante. Les rochers de Meillerie fermaient le passage, ils étaient une borne naturelle; la route du Simplon a tout nivelé. Genève, la Savoie, le Valais ont été engloutis par l'ogre dont l'appétit s'accroît à mesure que son corps s'agrandit ! »

Les voyageurs abandonnent le lac au Bouveret et passent à la porte de Scex.

« Un château gothique, dit de Constant, ferme et remplit l'espace entre le rocher et le lac, qui serait de vraies Thermopyles s'il y avait cent Suisses de l'ancienne roche pour les défendre. »

Plus loin, St-Maurice ne manque pas d'intérêt avec son

pont hardi et le rocher qui le domine. On s'y arrête pour le dîner.

« L'aubergiste, écrit de Constant, qui a servi longtemps en Espagne, a ramené avec lui une jolie femme de Majorque dont Henriette, ma fille, prétend que je suis tombé amoureux parce que j'ai eu du plaisir à lui parler espagnol.

» Après dîné, nous avons grimpé à l'hermitage par un long escalier taillé dans le roc. La chapelle et l'habitation de l'hermite sont à 1254 pieds au-dessus de la ville. Cette chapelle et ses entours sont placés sur une corniche naturelle étroite; et, à la hauteur où ils sont, dominés par des rochers à pic fort élevés, on ne les aperçoit qu'à la blancheur des murailles.

» L'hermite, qui est aveugle depuis plus de quarante ans, nous a fait voir sa cellule et son jardin. Il descend tous les jours à la ville pour y chercher les choses nécessaires à ses besoins. Je ne vous dirai pas les miracles qu'il nous a racontés qui se sont faits dans son hermitage. Ce sont des miracles sans doute; ce qu'il nous a raconté n'est pas croyable pour nous autres gens simples, qui comptons les lois de la nature et de la raison pour quelque chose. Je trouve que le pauvre aveugle a montré pourtant assez d'esprit en s'établissant ici. Ce voyage journalier distrait son ennui et remplace une occupation qu'il lui est impossible de prendre. Il est entretenu d'une manière à lui ôter toute inquiétude pour le lendemain; et qui sait si son amour-propre ne préfère pas devoir la charité qu'on lui fait à sa religion, qu'à la pitié de ses semblables. »

Les femmes de St-Maurice portaient alors le chapeau valaisan, et de Constant nous en donne la description :

« Le costume des Valaisannes est joli. Elles sont coiffées d'un petit chapeau de paille à fond presque plat, bordé d'un ruban de velours noir et orné d'un large ruban à fleur d'or ou d'argent et de soye, qui forme un gros nœud derrière la

tête et dont les bouts pendent. Leurs cheveux sont tressés et tournés autour de la tête. Ces chapeaux coûtent d'un à trois louis et durent dix à douze ans. »

Le lendemain, les voyageurs partent de bonne heure pour aller voir la célèbre cascade de Pissevache.

« C'est, écrit de Constant, un gros ruisseau qui coule dans des montagnes élevées et qui passe entre deux mornes taillés à peu près à pic, puis se précipite de la hauteur de 300 pieds perpendiculairement, ou peu s'en faut, dans la vallée. »

Disons en passant que ce terme exotique de *morne*, employé ici par de Constant, est encore un souvenir de ses nombreux voyages au long cours.

« Cette grande masse d'eau, poursuit-il, se divise en rubans, en poussière d'argent et de perle qui, au lever du soleil, forment un bel arc-en-ciel, et mille accidents et reflets de lumière. L'eau ne cesse de tomber et les formes, comme les couleurs, changent à chaque instant. Les effets, le bruit, la belle verdure des alentours, les monts au-dessus, le cours du Rhône, cet ensemble produit un effet magique qu'aucun pinceau, aucune description ne peuvent rendre. Mes filles ont été dans une vraie extase, quoique, chez les enfants, l'imagination dépasse presque toujours ce qu'est la réalité. »

De là, les voyageurs vont dîner à Bex. Après quoi, ils ne manquent pas de visiter les salines. Le récit que de Constant nous a laissé de cette excursion montre comment se faisait alors l'exploitation du sel.

On le fait passer d'abord par « le bâtiment de graduation, où l'eau salée s'évapore et dépose les parties terrestres dont elle est chargée, pour sortir ensuite propre dans des chaudières. La source d'eau salée est dans la montagne. On y monte par un charmant chemin qui côtoye un torrent. Avant de pénétrer dans les entrailles de la terre, nous avons revêtu

des robes de laine brune ressemblant fort à celles des capucins ; on nous a donné une lampe allumée, déguisement qui a fort diverti ces demoiselles. Précédés d'un guide, nous sommes entrés dans la montagne par un chemin étroit taillé dans le roc, dont la température était très froide et imprégnée d'une forte odeur de soufre. Nous avons fait ainsi à peu près une demi-lieue de chemin, rencontrant quelques puits, des réservoirs, et enfin une roue de trente-six pieds de diamètre qu'un torrent fait tourner et qui apporte l'eau de l'*abîme*, c'est-à-dire d'un puits qui a plus de cent pieds de profondeur et taillé dans le roc. La montagne était percée et nous voyions la lumière du soleil à quatre cents pieds au-dessus de nos têtes. Cette saline a plusieurs routes comme celle que nous avons parcourue, qui n'offrent rien de remarquable si ce n'est les immenses travaux qu'il a fallu faire pour percer tant de chemins, de puits, de réservoirs, de rigolles dans le roc vif. »

« Les sources d'eau salée sont peu abondantes et pas fortes également. On ne fait que dix-sept à dix-huit mille quintaux de sel par an, et l'on n'est pas sans crainte de voir diminuer cette quantité, qui ne remplit pas les besoins du canton de Vaud. Cette saline est la propriété du gouvernement, qui en a hérité de celui de Berne, et qui l'exploite en régie. Il faut une grande quantité de bois pour faire évaporer une si grande quantité d'eau ; heureusement que le pays en est couvert ; et pour l'amener dans la vallée facilement et presque sans travail on a construit une espèce d'auge en forme de coin dans un plan très incliné, placée dans un ravin et étayée fortement de chaque côté. On y place le bois et on introduit un courant d'eau qui entraîne le bois sans qu'il puisse s'arrêter nulle part. D'ailleurs, il y a toujours des hommes qui montent et descendent à côté de cette auge et qui, avec des crochets, font couler le bois. »

Sortis de la montagne, nos touristes redescendent par un

joli sentier « le long d'un beau torrent qui chemine sur le roc de cascade en cascade. » Cette promenade les ravit.

« Bévieux, dit de Constant, a souvent exercé le pinceau des peintres et à juste titre : on y trouve tout ce qui constitue le véritable pittoresque, eau, rochers, montagnes, verdure, bois, arbres superbes, d'un bon genre, troupeaux variés. »

A Bex, comme en Savoie et dans le Valais, de Constant déplore l'apathie, le manque de propreté et d'ordre des habitants. Il donne d'eux une caractéristique intéressante dans sa sévérité.

Il fait une rencontre curieuse.

« J'ai, dit-il, causé avec un homme de quatre-vingt-huit ans, frais et gaillard, qui m'a dit que mon grand-oncle, qui a été pendant soixante ans doyen de Bex, où il est mort, l'avait reçu à la communion et que lui-même avait servi dans le régiment de mon grand-père en Hollande. »

Faisons ici une courte digression. Les deux personnages de sa parenté que de Constant vient de nommer sont, le premier, le pasteur Frédéric-Alexandre de Constant, le second, le baron Samuel de Constant de Rebecque, général en Hollande.

Sur le pasteur de Constant, quelques sources d'informations nous ont été signalées par M. le professeur Vuilleumier, dans les registres académiques et ecclésiastiques de Lausanne. C'est dans cette ville qu'il fit ses études et fut consacré. Il fut successivement pasteur à Vevey, à la Tour-de-Peilz et à Bex où il demeura en charge jusqu'en 1746, date de sa mort. En 1727 nous le voyons présider une commission en vue de publier un choix de psaumes. En 1728, c'est à lui que l'on confie le soin de remercier, au nom de la Classe, le professeur Ruchat pour l'excellente *Histoire de la Réformation* qui venait de paraître. Sur son ministère, dans les actes de la Classe, silence complet : ce qui est bon signe, car l'on sait que, partant de l'idée qu'il est du devoir de

tout pasteur de s'acquitter fidèlement de ses fonctions, on ne notait que les observations plus ou moins graves auxquelles leur ministère pouvait donner lieu.

Quant au général de Constant, il est question du baron Constant de Rebecque, seigneur de Villars-Mendraz et d'Hermenches. D'abord cadet, puis enseigne, il devint très vite lieutenant et capitaine. Il se distingua à la bataille de Ramillies, où il sauva la vie au duc de Marlborough. Il combattit avec honneur à Oudenarde, aux sièges de Lille et de Gand, à Tournay, à Mons et à Malplaquet. Il obtint successivement, en juste récompense de ses services, les grades de colonel et de général.

Revenons à nos voyageurs. Leur sommeil fut troublé par un phénomène naturel.

« Nous avons ressenti, écrit le chef de la bande, un léger tremblement de terre pendant la nuit. Il a cependant ébranlé notre grosse maison au point de nous réveiller, mais il n'a produit aucun autre dommage. »

Cette secousse est en effet mentionnée dans le Catalogue bien connu de Volger, qui précise même l'heure à laquelle elle a eu lieu : trois heures et demie. Le *Moniteur universel* du 11 septembre 1812 en rend compte en ces termes :

« Lausanne, le 28 août. — On a ressenti à Bex, le 22 de ce mois, à environ trois heures et demie du matin, une assez forte secousse de tremblement de terre qui s'est prolongée pendant deux ou trois secondes. Cette secousse s'est également fait sentir à Aigle, mais d'une manière moins violente. Elle n'a produit d'ailleurs aucun effet fâcheux. »

Le dimanche 23 août, par une journée « brûlante mais superbe », la petite caravane va de Bex à Vevey. On s'arrête en passant pour visiter St-Triphon sur son rocher de marbre noir, avec sa tour romaine « encore environnée, dit de Constant, des restes d'une épaisse muraille qui lui sert d'ouvrage avancé et qui devait être un ouvrage de défense par lui-

même. Elle entoure le plateau au milieu duquel est la tour. Dans cette enceinte, il y a des champs, prés et bois. On n'y parvient aujourd'hui que par une porte qui paraît être un ouvrage du moyen âge. Le rocher, qui paraît avoir deux milles de tour, ferait une jolie propriété, et du temps des seigneurs il a dû faire l'envie de quelque baron. Les carrières de marbre sont sur la partie septentrionale du rocher; elles sont exploitées avec beaucoup d'activité. »

Les voyageurs retrouvent le lac à Villeneuve. Plus loin, ils ne manquent pas de s'arrêter au château de Chillon.

« Il est beaucoup plus grand qu'il ne paraît, écrit de Constant. C'est une île que les eaux du lac entourent. Ce château, qui est placé de façon à barrer le seul passage du seul chemin par lequel on puisse entrer de ce côté dans le canton de Vaud, était sous le gouvernement bernois une prison d'Etat et un arsenal de marine. Il est en fort bon état; il ne renferme aucun instrument de guerre; il ne sert aujourd'hui qu'à loger quelques employés et leurs familles. C'est encore un modèle de fortifications du xiv^e et xv^e siècle. Il y a des cours, des galeries pour la garnison, qu'il fallait sans doute prendre avant d'attaquer le corps principal. Les souterrains sont vastes et soutenus par de belles voûtes portées intérieurement par des colonnes gothiques et assez élégantes. Ces souterrains sont un peu au-dessous du niveau du lac et n'en sont cependant point humides. C'est dans l'un d'eux que Bonivard, l'un des martyrs de la liberté genevoise, fut enfermé pendant six ans par le duc de Savoie. Ce lieu serait encore susceptible de résister longtemps et pourrait contenir une forte garnison et de grands approvisionnements. »

Arrivée à Vevey, vers le soir, la famille de Constant va bien vite jouir de la vue splendide qu'offre l'esplanade de l'église St-Martin, et chacun se demande si ce n'est pas la plus belle que le voyage ait offert à leurs yeux.

De Constant déclare que Vevey est une des plus jolies

viles du monde. Ses rues larges et propres formaient un heureux contraste avec ce qu'il venait de voir dans la Savoie et le Valais. Il trouve ici des maisons bien bâties, de jolies fontaines : la grande place du marché, ouverte sur le lac, lui paraît magnifique. Les auberges, dit-il, sont excellentes. Et dans la sienne, n'a-t-il pas la surprise de retrouver en son hôte un homme qu'il a vu en Chine, maître d'hôtel d'un capitaine anglais ! L'aubergiste lui raconte ses aventures, et comment il a fait deux ans et demi de campagne sur mer et assisté à plusieurs combats, dans l'un desquels il fut blessé.

Le 24 août, trajet de Vevey à Lausanne, par le beau chemin en terrasse qui traverse le vignoble de Lavaux et ses villages florissants, St-Saphorin, Cully, Lutry, Pully.

« Il est difficile, écrit de Constant, de trouver un pays aussi peuplé et plus riche. La misère et tous ses hideux satellites ne se montrent point ici. Il y a du travail et par conséquent du pain pour tous. »

A Lausanne, de Constant considère son voyage comme terminé et en arrête la relation. Il avait là beaucoup de parents et d'amis, qui offrirent pour quelques jours à nos touristes l'hospitalité supplémentaire qu'on reçoit dans le canton de Vaud. Ils avaient fait un délicieux voyage, dans ces temps heureux où les paisibles bords du Léman n'étaient pas troublés par les sifflets des vingt-cinq navires qui composent l'actif de la Compagnie de navigation ; où l'on voyait la barque silencieuse, le bateau de halage, glisser doucement le long des rives ; où l'on apercevait parfois sur le lac, mais ne s'aventurant pas trop loin du port, le fameux *bateau-manège*, avec ses quatre chevaux sur le pont, faisant tourner la roue. On le surnommait l'*escargot* et il ne dura pas longtemps. Le poète Petit-Senn se chargea de son *de profundis*, en deux vers qui nous reviennent à la mémoire :

« De l'escargot du lac l'existence est à bout :

Il allait lentement, il ne va plus du tout ! »

C'était le bon vieux temps où sur la route qu'ombragent les châtaigniers, le cor du postillon, le claquement de fouet du roulier, éveillaient seuls les échos d'alentour ; où la bicyclette et la motosacoche n'insultaient pas aux passants par leurs cris rauques et sauvages, et leurs effluves mal odorants ; où la locomotive ne lançait pas dans l'air sa note aiguë et un panache de fumée noire !...

Où donc es-tu, vieux char de côté de la famille de Constant ? Tu ne soulevais pas des nuages de poussière lorsque tu cheminais le long du rivage, au trot mesuré du bon cheval Pan... Tu laissais paraître, entre tes rideaux de cuir, des figures heureuses, de frais minois, jeunes, épanouis, et plus agréables à voir, n'est-il pas vrai, que les coiffures grotesques et les masques hideux des automobilistes du vingtième siècle ?

ÉTUDE SUR LA
CHRONOLOGIE EN USAGE
DANS LE CANTON DE VAUD
de l'époque romaine à nos jours

INTRODUCTION

L'étude suivante est née d'une circonstance particulière. Chargé de l'article « Calendrier » dans le *Nouveau Dictionnaire historique vaudois*, actuellement en préparation, nous avons été amené, pour contrôler et pour relier entre eux les renseignements, à la fois rares et insuffisants, que nous fournissaient les sources imprimées, à entreprendre quelques recherches personnelles dans les archives de l'Etat de Vaud et dans celles de la commune de Lausanne, les seules, malheureusement, que le temps limité dont nous disposions nous ait permis d'explorer. C'est le résultat de cette enquête